

Chronique d'un été indien

Par Patrick Shan



Oubliant un instant que chacun ici fait naturellement de même, je me tiens, l'air un peu stupide, accroupi dans la rivière, faussement caché entre deux pirogues. Je jette un œil angoissé alentours, espérant que le fruit de mes entrailles sera emporté au plus vite par le courant.

Au fond de la Guyane Française, sur les bords de cet affluent du Maroni, territoire du peuple Wayana, la vie n'est pas très compliquée, bien que la civilisation y ait déjà fait son entrée, pour le meilleur et pour le pire. Etrange endroit où se croisent deux générations ayant trois mille ans d'écart : des anciens en *kalimbe* (pagne) qui pêchent encore à l'arc, et des jeunes attifés hip-hop qui font profiter de leur sono à tout le village.

Les deux petits morceaux de bois qui flottent à présent derrière moi ne semblent pas pressés de s'en aller. Tandis qu'ils partent lentement à la dérive, je les vois soudain plonger à tour de rôle et à multiples reprises, happés par des poissons. Je réalise à ce moment combien l'écosystème est bien fait, et à quel point le monde civilisé, à deux pas d'ici, avec ses cuvettes, ses papiers toilette et ses désinfectants, apparaît soudain barbare. Ici tout est biodégradable, comme nous. Vivre en symbiose avec l'écosystème apporte plus que la richesse ; cela offre la pérennité. C'est ainsi que les Wayana ont vécu des millénaires en symbiose avec leur environnement, jusqu'à ce que nous, peuple second, leurs apports le progrès. Sous la triple forme de l'administration française, des missions évangélistes et des orpailleurs, venus conjointement leur apporter la pauvreté, l'endoctrinement et la maladie (Cf infra : les trois fléaux des Wayana).

En voyant mes déchets organiques devenir poisson, une autre idée me vient. Celle du jour de ma mort. Et je me dis que, décidément, je préférerais que mon corps se transforme en oiseau plutôt que de pourrir dans une caisse en bois. Mais l'état, qui a passé un pacte avec les vers, interdit de finir ses jours perché dans les branches d'un arbre.

Je sors de la rivière et rejoins la grande hutte cérémonielle posée au centre du village, carbet de fortune et de luxe où, à notre arrivée, nous avons posé nos hamacs un peu maladroitement, au grand plaisir des autochtones toujours friands de spectacles comiques. Nous sommes venus ici apporter des soins, mais à la différence des missions africaines où, à peine arrivés, une foule de patients afflue, ici la mission débute par une longue phase d'observation, facilitée par notre exposition au vu de tous, et accentuée par le fait d'être arrivé à dix personnes. Imaginez une famille malienne, mongole ou touareg plantant sa tente au beau milieu d'un petit village de la France la plus profonde. On verrait sans doute, pendant quelques jours, bon nombre de rideaux s'entrouvrir et se refermer, avant qu'un contact ne s'établisse. La seule différence est qu'ici, les rideaux n'ont pas cours, ce qui nous donne en retour le



loisir d'assister à quelques scènes de la vie du village, tranquilles, cocasses ou orageuses selon les moments, parfois en fonction de la quantité de *kachiri* (boisson locale à base de manioc) ingurgitée, mais plus souvent à cause d'autres alcools bien plus forts venus d'ailleurs, et bien moins supportés.

Une fois les premiers résultats thérapeutiques obtenus, et après avoir réalisé que nous étions ici pour deux semaines et non 48 heures, moyenne de séjour des blancs de passage, la confiance et le dialogue s'installent peu à peu. La figure tutélaire du lieu, André Cognat, vit depuis un demi-siècle parmi le peuple Wayana. L'auteur de « J'ai choisi d'être indien »¹, fondateur du village d'Antecume Pata, est un homme de conviction et de mérite, qui s'est toujours battu pour limiter l'invasion blanche d'un côté, et préserver la culture Wayana de l'autre. Il avoue aujourd'hui un certain désarroi et une profonde inquiétude pour l'avenir.

Notre voisin le plus immédiat, Mimisiku, est une célébrité locale, qui a donné son nom au jeune indien du film « Un indien dans la ville ». Il fait partie, avec les anciens de sa génération, des derniers Wayana à conserver un mode de vie traditionnel, bien qu'il fabrique aujourd'hui davantage d'arcs et d'objets artisanaux pour les touristes que pour les locaux.

Les soins que nous avons apportés ont été particulièrement bien appréciés, car à l'instar de leurs cousins amérindiens du nord, les Wayana sont habitués aux traitements à base d'herbes et de fumée, et la moxibustion ajoutée aux aiguilles nous a immédiatement valu le statut de « chamanes ». Côté pathologies, nous avons principalement traité des patients atteints de douleurs musculaires et articulaires, liées aux travaux dans les abattis, les maladies internes étant heureusement plus rares : pneumopathies, gripes, hépatites, diabète et hypertension ont commencé à faire leur apparition récente, avec le changement de mode de vie et le contact avec le monde extérieur. Quant aux troubles les plus graves, à savoir les malformations congénitales dues à la consommation de poisson contaminé par le mercure des orpailleurs, leur solution n'est pas médicale, mais politique. Leur cause aussi, malheureusement... Nous aurions enfin souhaité trouver sur place une personne disposée à apprendre des rudiments d'acupuncture lui permettant de poursuivre après notre départ les traitements les plus courants, mais l'occasion, cette fois du moins, ne s'est pas présentée.



Nous repartirons avec un sentiment partagé : celui d'avoir eu le privilège de rencontrer un des derniers peuples premiers de la planète, et celui d'avoir été les témoins impuissants d'un ethnocide en cours. Les craintes exprimées par André Cognat dans les années 1960 étaient fondées : il aura suffi de quelques décennies pour mener les Wayana au crépuscule d'eux-mêmes, cernés par des influences luttant certes les unes contre les autres, mais qui s'entendent néanmoins pour détruire ce qui ne leur ressemble pas.

¹ André Cognat, « J'ai choisi d'être indien », L'aventure vécue/Flammarion, 1967

Les trois fléaux des Wayanas :

Le gouvernement français et son administration, responsable de deux maux : une volonté d'intégration ethnocentrique, et un laxisme coupable vis-à-vis de ceux qui détruisent peu à peu la forêt et ses premiers habitants. Voulant faire des Wayana des citoyens français à part entière, l'administration française a « mécaniquement » (pour rester poli) introduit le RMI dans cette communauté qui vivait jusque là de la simplicité et du partage, accélérant ainsi la destruction du mode de vie traditionnel par la création de besoins artificiels et leur cortège de comportements pernicieux : à la paresse et aux exigences de ceux que l'on habitue à recevoir sans rien faire, s'ajoutent la frustration et la jalousie de ceux qui n'ont pas grand-chose, ne laissant au final que le choix d'émigrer pour trouver un travail, ou de rester pauvre, la simplicité ayant été à jamais perdue. Est-ce par malignité ou stupidité que notre gouvernement a instauré ces règles ? Toujours est-il que s'il avait voulu éradiquer ce peuple et sa culture, il ne s'y serait pas mieux pris. Je penche personnellement pour le désintérêt. Qui, en France, hormis quelques touristes ou ethnologues, a jamais entendu parler des Wayana ? Les actualités de métropole n'ont jamais retenu de la Guyane que deux choses : hier le baignade de Cayenne, aujourd'hui le centre spatial de Kourou. Le reste, c'est fontainebleau !

Les chercheurs d'or, qu'il s'agisse de grandes exploitations aurifères à ciel ouvert ou des *garimpeiros*, orpailleurs clandestins venus en nombre du Surinam et du Brésil, tous sont en train de transformer tranquillement la forêt en gruyère, ravinant ses sols, empoisonnant ses rivières, raréfiant sa faune par une chasse sans discernement, et repoussant sans cesse ses premiers habitants pour les transformer peu à peu en animaux de réserve. Je dis « tranquillement », car à la différence de l'immense voisin brésilien qui n'hésite pas à faire feu sur ceux qui outrepassent ses lois, ici ce sont les gendarmes qui se font tirer dessus, sans droit de réplique. Ainsi se sont bâties au beau milieu d'un département français, avec la bénédiction apparente de notre état dit « de droit », de véritables villes clandestines, visibles d'avion sur des dizaines de kilomètres, avec leur lot de violence, d'alcool et de prostitution. Et c'est ce triste modèle de civilisation qui contamine les populations indiennes toutes proches, comme aux plus belles heures de la ruée vers l'or en Amérique du Nord. Pour parachever le tout, on assiste aujourd'hui à deux tendances : les grandes compagnies aurifères qui pèsent de tout leur poids en lingots pour aller implanter leurs monstrueuses machines dans les zones protégées, et les clandestins qui manifestent pour réclamer des aides et des droits, estimant leur implantation devenue légitime avec le temps, et se plaignant d'une situation sanitaire indigne, ce qui n'est pas faux...

Les pasteurs évangélistes américains, toujours à l'affut des brebis égarées, occupent doucement mais sûrement le terrain depuis des années. Grands manipulateurs de consciences devant l'Éternel, ils ont développé l'art de se rendre utiles d'un côté pour mieux convertir de l'autre. Étrange forme d'amour, pourtant, que celle consistant à déraciner les arbres du jardin d'Éden pour y planter des églises, et à convaincre ses habitants que leurs dieux ne sont pas les bons. Ce racolage divin auquel se livrent les religions prophétiques partout dans le monde a quelque chose de basement électoraliste, aux antipodes de la vraie spiritualité. Mais comme ce peuple est naturellement confiant, il les a crus. La loi française les ayant par ailleurs incité à renoncer à leurs rituels initiatiques anciens (comme le *Maraké*, moment clé du passage à l'âge adulte), la preuve est faite pour ces gentils sauvages qu'ils péchaient par ignorance, et qu'aujourd'hui, grâce aux efforts

conjugués des missionnaires de Dieu et des gardiens de la Loi, les voilà enfin sur le droit chemin. Celui de l'école, où les jeunes Wayana découvrent les belles notions de liberté, d'égalité et de fraternité qui fondent leur nouvelle patrie, et celui de l'église, où ils sont rassurés sur le fait que, depuis qu'ils Le reconnaissent pour ce qu'Il est, Dieu les aime. Peut-être ces jeunes rescapés de la sauvagerie et de la mécréance auront-ils un jour le privilège d'endosser l'uniforme pour aller défendre les intérêts –pardon, les valeurs– de la mère patrie, ou livrer quelque résidu de guerre sainte dans quelque coin du globe. Les peuples premiers ne sont qu'au début de leur voyage au bout de la nuit.

En quelques décennies seulement, ces trois influences combinées ont eu raison d'un peuple qui avait réussi à vivre pendant des millénaires à l'identique. Tout ce qui reste de la tradition et faisait l'identité des Wayana se limite aujourd'hui à l'artisanat pour les hommes et à la préparation du *kachiri* pour les femmes. Mais la musique, les chants, les danses, les cérémonies traditionnelles, les parures et peintures de ce peuple qui crevait par sa beauté l'écran des films tournés dans les années soixante, font déjà partie de l'histoire. Attirés par la modernité comme les papillons par la lumière, les jeunes Wayana ont résolument tourné le dos aux traditions ancestrales, dont on leur a appris à avoir honte, pour adhérer sans recul ni discernement au mode de vie des jungles urbaines. Rejoignant à grands pas leurs cousins des réserves du nord, les Wayana de la nouvelle génération sortent la bière du frigo, s'affalent dans un hamac en regardant des matchs de foot ou des films de série Z, écoutent un mauvais tube en boucle du matin au soir, rêvent de la parabole qui leur permettra bientôt de capter les affligeantes telenovelas brésiliennes. Et finissent par se suicider.

Chez ce peuple tranquille au point d'en être démissionnaire, le taux de suicides est en effet impressionnant. Au point qu'il concourt à distinguer les Wayana d'autres ethnies locales, qui ont davantage le réflexe de lutter, voire de s'entretuer pour survivre.

Nul doute que la survie sera, pour les amérindiens comme pour leur univers –le fleuve, les animaux, la forêt–, la grande question de ce siècle.



Après les réserves indiennes d'Amérique du nord et le Tibet en exil, cette nouvelle mission d'Humanitrad en Guyane nous rappelle que les droits des peuples autochtones et des minorités ethniques sont partout gravement menacés dans le monde, et nous conforte dans notre choix d'une aide médicale traditionnelle assortie d'une démarche ethnographique respectueuse. Même si nous sommes conscients que notre action ressemble à celle d'un petit colibri (Pierre Rabhi, si tu lis ceci, bonjour et merci !) faisant des va-et-vient au-dessus d'une forêt en flamme pour y cracher désespérément quelques gouttes d'eau, nous faisons notre part... Nous formulons simplement à chaque fois le vœu que notre propre passage n'aura pas laissé d'autres traces que celles des soins apportés, et que notre témoignage contribuera à relayer la portée de ceux dont la forêt, le désert, la montagne ou l'océan étouffe la voix.